

MICHAEL KATZ KREFELD

La secte

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA PEAU DES ANGES, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 230.

DISPARU, Actes Sud, 2020 ; Babel noir n° 269.

Titre original :

Sekten

© Michael Katz Krefeld / Lindhardt & Ringhof Forlag, Copenhague, 2015

Photographie de couverture : © Joa Rekemeier / Arcangel images

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16504-8

MICHAEL KATZ KREFELD

La Secte

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

*À la lumière de ma vie,
ma flamme éternelle, Lis.*

*Passerais-je un ravin de ténèbres,
je ne crains aucun mal
car Tu es près de moi ;
Ton bâton, Ta houlette sont là qui me consolent.*

PSAUME 22

Il observait son fils, assis à table à côté de lui, dans leur cuisine ouverte. On était à la mi-octobre et, par les baies vitrées, derrière eux, on distinguait le jardin, dans le crépuscule, avec ses arbres fruitiers qui se dessinaient comme des silhouettes sur le ciel du soir. Le garçon, qui venait tout juste d'avoir six ans, serrait sa fourchette dans son poing, tandis qu'il tentait d'embrocher une frite dans son assiette. Dans son autre main, il tenait une petite voiture bleue qui avait perdu sa peinture sur la calandre. Il reconnut ses propres traits dans le visage de son fils : son nez, sa bouche tombante et ses yeux rapprochés qui leur donnaient à tous les deux une expression constamment soucieuse. Il lui caressa les cheveux et le garçon se laissa faire. Ses joues rondes et ses taches de rousseur, il les avait héritées de sa mère, qui se tenait devant la cuisinière et leur tournait le dos, occupée à égoutter des frites. Elle vida celles-ci dans son assiette, à côté des saucisses de Vienne huileuses, qui avaient été cuites à la friture, elles aussi.

— Tu veux des petits pois ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Juste un petit peu, merci.

Il prit sa serviette et l'étala sur ses cuisses. Il n'avait pas eu le temps de se changer après être rentré du bureau, et il portait toujours son costume sombre et sa chemise bleu clair. Il avait seulement ôté ses chaussures, qu'il avait remplacées par une paire de pantoufles en laine de chameau élimées, mais confortables.

— Et toi, tu ne veux pas de petits pois ? demanda-t-il en souriant à son fils.

Le gamin secoua vivement la tête.

— Tu aimes pourtant bien ça, d'habitude ?

Le garçon acquiesça et ouvrit sa bouche pleine de nourriture.

— Oui, mais c'est trop difficile à manger...

— On ne parle pas la bouche pleine.

Il leva les yeux sur sa femme, qui posa son assiette devant lui et s'assit à table avec la sienne dans la main. Elle commença à répandre du ketchup sur ses frites et sa viande panée. Avec ses poches sous les yeux et ses lèvres gercées, elle paraissait usée et bien plus âgée que ses trente-deux ans. Quand ils s'étaient rencontrés, il avait craqué pour son sourire qu'il ne voyait plus que rarement, désormais. Elle ne travaillait pas, mais passait ses journées à la maison, et il ne savait pas ce qui pouvait la fatiguer autant. Il s'empara de la carafe et lui servit un verre de citronnade. Elle le remercia d'un bref hochement de tête.

Son fils avait posé sa fourchette et était plus intéressé par sa petite voiture, qu'il faisait slalomer en imitant le bruit d'un moteur entre les motifs de la nappe, de plus en plus vite. Puis il bâilla bruyamment et fit le tour de son verre de citronnade avec sa petite voiture.

— On ne joue pas à table, dit-elle.

— Laisse-le donc. — Il sentit son étonnement. Ce qui était compréhensible car c'était généralement lui qui dictait les règles à la maison, et notamment à table. — Bois ta citronnade, dit-il en souriant à son fils, qui s'empressa de vider son verre.

— Comment... s'est passée ta journée ? demanda-t-elle, la bouche pleine.

— Très bien, merci.

— Rien de spécial ?

— Non, pas vraiment, la routine.

— Rien du tout, tu es sûr ? insista-t-elle.

Il posa ses couverts sur la table, prit sa serviette et s'essuya les commissures des lèvres.

— Je ne veux pas que tu me comprennes de travers, car je trouve ça très aimable de ta part de t'intéresser à mon travail, mais si je commençais à te raconter en détail ce que j'ai fait aujourd'hui, ou n'importe quel autre jour, tu n'y comprendrais

pas grand-chose. C'est pourquoi cette conversation n'a aucun sens. Sans vouloir te vexer.

Elle plissa les yeux et avala un peu trop rapidement sa bouchée, si bien qu'elle émit un petit rot.

— C'était juste histoire de... de discuter ensemble... mais on peut très bien parler d'autre chose.

— Je comprends. Mais est-ce qu'on ne ferait pas mieux de savourer le silence ?

Elle ne répondit pas, mais accéléra, comme si elle était pressée de vider son assiette et d'en finir avec ce repas. Il ne le lui reprocha pas. Pas plus qu'il ne lui reprocha de manger aussi salement. Aujourd'hui, il choisit de ne pas faire de commentaires. Il se remit à manger et tourna la tête vers les baies vitrées et le jardin. Il contempla les arbres fruitiers, qui semblaient le fixer en retour. Il y avait quelque chose de plaintif dans ces arbres. Bien qu'il n'y eût pas de vent, il sentait qu'ils remuaient, qu'ils secouaient la tête d'un air réprobateur. Alors qu'il s'apprêtait enfin à se lever pour aller tirer les rideaux, un bruit retentit dans la cuisine. Les couverts de sa femme venaient de tomber dans son assiette. Il tourna son regard vers elle. Elle se balançait légèrement d'avant en arrière sur sa chaise et porta une main à sa tête, tandis qu'elle respirait avec peine. Elle déglutit plusieurs fois et voulut saisir son verre, mais elle le renversa. Le contenu se répandit sur la table en un lac sombre.

— Par... don, balbutia-t-elle.

Elle essaya de garder la tête levée et regarda son fils. Le garçon était affalé sur la table, inerte, serrant toujours sa petite voiture bleue dans sa main.

Elle émit un son inarticulé et tourna la tête vers son époux. Il la regarda en mâchant tranquillement.

— Tout va bien. Endors-toi.

Elle le considéra d'un air stupéfait, la bouche entrouverte. Son regard tomba sur le verre de citronnade auquel son mari n'avait pas touché.

— Que... qu'est-ce que tu as fait... ? Elle agita un bras dans une tentative pour se lever, mais bascula de sa chaise et atterrit mollement sur le sol en linoléum, où elle demeura immobile.

Il se pencha d'un côté, pour voir derrière la table, et l'observa, tandis qu'il mâchait sa bouchée. Elle était étendue par terre dans une drôle de position, comme si elle avait été figée en plein crawl. Mais sa femme n'avait jamais été une sportive, et il doutait fort que, au cours de sa jeunesse à la campagne, elle eût jamais appris à nager.

Lorsqu'il eut fini de manger, il se leva et alla jusqu'aux baies vitrées. Bien que les arbres dénudés eussent disparu dans l'obscurité, il tira les rideaux. Puis il débarrassa la table et vida les assiettes dans la poubelle. Quelques petits pois récalcitrants tombèrent par terre, le forçant à se baisser pour les ramasser. Son fils avait raison, les petits pois, à cause de leur forme et de leur taille, étaient difficiles à attraper. Il aurait voulu pouvoir passer plus de temps avec lui, ainsi il aurait pu lui apprendre qu'il fallait les écraser pour les empêcher de rouler. Mais il était trop tard. Il plaça leurs couverts sales dans le lave-vaisselle et ralluma le feu sous la friteuse. Il fit volte-face et retourna à la table, où il prit son fils dans ses bras. Le garçon gémit brièvement, mais sinon, il était profondément endormi sous l'effet de la morphine qu'il avait absorbée. Il le porta hors de la cuisine, puis dans le couloir, jusqu'à leur chambre. L'espace d'un instant, il se demanda s'il ne ferait pas mieux de coucher son fils dans son propre lit, mais décida finalement que toute la famille dormirait au même endroit. Après avoir déposé l'enfant au milieu du lit double, il retourna dans la cuisine. Il y régnait une forte odeur de friture et de la fumée avait commencé à s'échapper de la casserole. Tout à coup, les vapeurs d'huile surchauffée s'embrasèrent et projetèrent leurs longues flammes le long du mur. Il eut du mal à soulever sa femme du sol. Elle était plus lourde que prévu. Tandis que les flammes léchaient les placards muraux et se répandaient à une vitesse explosive, il l'emporta dans la chambre et la coucha à côté du garçon. Il retira leurs chaussures, mais leur laissa leurs vêtements. Il croisa leurs mains sur leur poitrine, comme s'ils avaient été placés dans un cercueil. Il s'assit sur le lit, ôta ses pantoufles et ses chaussettes. Ensuite, il jeta sa veste de costume sur le sol et s'allongea à côté de son fils et de sa femme. Il ferma les yeux et essaya de se détendre. Il n'y

parvint qu'à moitié. Il envisagea de se relever et d'aller se servir un verre de sa citronnade à la morphine, mais jugea que ce serait lâche de sa part. Il méritait de ressentir la peur des flammes. Il méritait d'être pleinement conscient quand, dans quelques instants, il serait brûlé vif. Peu après, il commença à tousser à cause de la fumée qui se glissait dans la chambre tel un tapis grisâtre. Il pouvait entendre les flammes rugir dans la cuisine et envahir le reste du pavillon. Le feu qui dévorait le séjour, où il courait sur le parquet et se nourrissait du faux plafond. Le feu qui avait sûrement déjà consumé les tableaux sur les murs, dont un précieux Heerup, et transformé le piano à queue Hornung & Møller en bûcher. Il pouvait entendre les flammes se propager avec un raclement rauque. Il pouvait sentir la chaleur derrière les cloisons, qui ne tarderaient pas à disparaître dans un océan incandescent. La fumée suffocante lui brûlait les yeux, bien qu'il les eût fermés. Elle s'introduisait dans son pharynx, elle essayait de l'étouffer. Il n'avait qu'un seul regret : avoir laissé une lettre d'adieu à son bureau. Mais, à ce moment-là, cela lui avait semblé naturel. Quelque chose que l'on faisait quand on prenait ce genre de décision. C'est exactement comme bien se tenir à table. Ou comme maintenant, où il s'était allongé convenablement avec sa famille. Il y avait des règles et des méthodes pour tout, même pour manger les petits pois. Il savait mieux que personne que le monde est basé sur des systèmes.

Christianshavn, août 2014

L'animateur radio, qui se faisait appeler Teddy K., proclama que les météorologistes de DMI avaient annoncé que la journée d'aujourd'hui pourrait bien être la plus chaude de l'année. Bien qu'il fût seulement 10 h 30, Ravn était, une fois n'est pas coutume, disposé à croire ce qu'il entendait à la radio, même si Teddy K., avec sa voix criarde, ne semblait pas être des plus fiables. Ravn avait baissé toutes les vitres de la vieille Audi, ce qui n'empêchait pas son t-shirt d'être trempé de sueur. Puis il y eut une page de réclames, et Ravn baissa machinalement le son. Il aurait préféré couper purement et simplement la radio, mais, même si cela faisait déjà plus d'une semaine qu'il avait emprunté cette voiture à son nouvel employeur, il n'avait toujours pas découvert comment faire pour éteindre l'appareil.

Il filait la Porsche Cayenne noire qui se frayait un chemin à travers la circulation, deux voitures devant lui. Le conducteur de la Porsche avait lui aussi baissé toutes ses vitres, si bien que de la musique hip-hop se déversait de l'habitacle. Lorsque, quelques instants plus tard, le bolide à jantes larges remonta Uplandsgade et s'engagea sur le parking du SuperBest, Ravn mit son clignotant et la suivit.

L'immense parking du SuperBest était presque vide, et la Porsche alla se garer devant l'entrée la plus proche. Ravn s'arrêta en face, à deux rangées de distance. Il fouilla l'habitacle de l'Audi à la recherche de la caméra qu'il avait posée quelque part, mais qu'il ne retrouvait pas.

— Dégage de là, dit-il en poussant le bulldog anglais qui dormait à côté de lui, sur le siège passager.

Ravn repéra la caméra sous le ventre du chien et dut enfoncer ses doigts entre le pelage et le siège pour l'atteindre.

Møffe aboya, satisfait.

— Arrête tout de suite de gueuler si tu ne veux pas que je te laisse à la maison, la prochaine fois, dit Ravn en déployant l'écran latéral de la caméra, qui s'alluma automatiquement.

Il leva l'appareil juste assez pour filmer par-dessus le tableau de bord. L'autofocus de l'objectif émit un léger ronflement tandis que Ravn zoomait sur la Porsche et appuyait sur le bouton "Enregistrer". Un homme chauve et obèse, d'une quarantaine d'années, descendit du côté passager. Il portait un short en jean, un blouson de cuir rapiécé dans le dos et une minerve blanche. La portière du côté conducteur s'ouvrit à son tour et laissa apparaître une grosse femme, aux longs cheveux platine et avec autant de tatouages sur les bras que son mari. Sur le coup, Ravn crut même qu'elle avait des tatouages sur le visage, avant de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un œil au beurre noir. L'homme lui cria quelque chose, que Ravn n'entendit pas, mais, soudain, la femme ouvrit une des portières arrière et fit sortir un petit garçon. Le gamin, qui devait avoir dans les dix ans et qui avait hérité du gabarit de ses parents, était complètement absorbé par un jeu vidéo sur sa tablette. Le père lui tendit une pièce et lui indiqua la rangée de caddies, un peu plus loin sous le porche. Le garçon obtempéra à contrecœur et alla chercher un caddie, mais comme il ne revenait manifestement pas assez vite au goût de sa mère, celle-ci lui prit le chariot des mains en adressant une remarque à son mari. L'homme se contenta de hausser les épaules et pointa du doigt sa minerve. Ravn continua de filmer la famille, qui se dirigea vers l'entrée et disparut par les portes automatiques du supermarché.

— Il est... – Ravn consulta rapidement l'horloge digitale du tableau de bord. – ... il est maintenant 10 h 38. J'ai suivi Carsten Nielsen, ainsi que sa famille, jusqu'au... SuperBest d'Amager. Toujours aucun signe pouvant indiquer que l'individu simule sa blessure.

Lorsque Ravn coupa sa caméra et descendit de sa voiture, Møffe l'observa attentivement.

— Toi, tu restes ici. Si tu as de la chance, il se pourrait que tu aies droit à une petite récompense quand je reviens.

Le chien s'ébroua et reposa sa tête sur le siège.

Ravn partit vers l'entrée du supermarché avec sa caméra dissimulée sous le sweat à capuche qu'il portait sur le bras. Il était peu probable que Carsten soit assez stupide pour faire en public quelque chose susceptible de révéler que la blessure à la nuque qu'il avait déclarée à sa compagnie d'assurances était une pure escroquerie, mais on ne pouvait jamais savoir. En tout cas, Carsten essayait d'obtenir le règlement de son assurance accident avec un taux d'invalidité de vingt-cinq pour cent, ce qui signifiait qu'il pouvait espérer toucher la coquette somme de deux millions de couronnes. Le problème, c'était qu'il avait signé son contrat trois semaines seulement avant son prétendu accident de la circulation, un accident dont l'unique témoin était l'automobiliste qui l'avait percuté, lequel, curieusement, appartenait au même cercle de motards que Carsten Nielsen – un homme qui, quelques années plus tôt, avait lui aussi obtenu une indemnité de la même nature. Ravn était sur le coup depuis un peu plus d'une semaine, et s'il ne filma pas dès aujourd'hui quelque chose qui prouvait que Carsten avait simulé son accident, le motard, que ses compagnons surnommaient "le Rat", toucherait le jackpot.

Ravn franchit la porte vitrée et pénétra dans le supermarché, où régnait une fraîcheur salvatrice. Il n'y avait presque pas de clients. Il s'empara d'un panier et y plaça quelques articles, histoire de faire illusion. Lorsqu'il arriva dans le rayon frais, il tomba sur la famille, qui avait déjà bien rempli son charriot. Puis Ravn les suivit à distance dans le magasin. C'était la femme qui poussait le caddie de plus en plus lourd, tandis que Carsten se traînait avec ses sabots. Il semblait bouilli et épuisé dans sa minerve. Chaque fois que Carsten devait regarder dans une nouvelle direction, il tournait tout son corps, ce qui lui donnait une allure de robot. Dans le rayon des boissons, Carsten donna un coup de coude à son fils et lui demanda de prendre une caisse de bières Elephant.

— T’as qu’à le faire toi-même, répondit le gamin, sans lever les yeux de son jeu.

Carsten lui prit sa tablette des mains et se pencha en avant, si bien que son visage n’était qu’à quelques millimètres de celui de son fils.

— Tu veux que j’te la confisque ? Hein ? Tu veux que j’te confisque cette merde ? cria-t-il, rouge de colère.

Le garçon regarda la tablette, qui était hors de portée. Puis il se retourna et se dirigea vers la pile de caisses la plus proche. Il tira péniblement sur celle du haut.

— Putain, c’est super lourd, p’pa !

— J’t’ai dit que j’voulais des Elephant, gronda Carsten en lui indiquant une autre pile.

Son fils lâcha la caisse et alla prendre celle que lui avait montrée son père. Avec l’aide de sa mère, il la chargea dans leur caddie.

Ravn les observa de loin tandis qu’ils s’éloignaient dans l’allée centrale. Il lui paraissait de plus en plus clair que, même si Carsten ne faisait pas partie des gens les plus futés de la terre et qu’il n’était même pas classé bien haut sur l’échelle du QI par rapport à ses camarades motards, il était suffisamment malin pour ne pas mettre en péril son indemnité. Ce qui préoccupait Ravn avant tout, ce n’était pas de savoir si une compagnie d’assurances quelconque allait devoir mettre la main à la poche, ni même s’il allait avoir droit à un petit bonus de la part de l’avocat qui l’employait, au cas où il prouverait la supercherie de Carsten – non, c’était plutôt l’idée que Carsten puisse le rouler dans la farine. Surtout parce qu’il nourrissait une sévère aversion à l’égard des gangs de motards. À l’époque où il faisait partie de la brigade spéciale, il avait eu bien trop souvent affaire à ces trous du cul, et il en avait arrêté un paquet. Alors, il était hors de question que ce Carsten – alias “le Rat”, alias “J’emmerde-tout-et-tout-le-monde-et-je-colle-un-œil-au-beurre-noir-à-ma-bonne-femme-si-ça-me-chante” – encaisse illégalement ne serait-ce qu’une seule couronne. Il fallait qu’il trouve rapidement quelque chose pour déterminer une bonne fois pour toutes si, oui ou non, les soupçons pesant sur le motard étaient justifiés.

Ravn abandonna son panier et fila vers la sortie. Une fois sur le parking, il sortit une pièce de monnaie de sa poche et se dirigea vers l'abri à caddies. Il posa son sweat à capuche et sa caméra par terre et se glissa entre les deux rangées, qui comprenaient une demi-douzaine de chariots chacune. Lorsqu'il arriva au bout, il glissa sa pièce dans l'antivol et libéra la colonne. Il poussa avec un pied contre le fond de l'abri, tandis qu'il tirait sur la poignée du premier chariot de manière à faire avancer toute la rangée. Dans un grincement strident, le convoi de caddies se mit lentement en branle et commença à quitter l'abri. Il alla alors se placer sur le côté et orienta la colonne vers la Porsche.

Au même moment, Carsten et sa famille sortirent du supermarché. Carsten pressait sa femme, qui poussait le chariot lourdement chargé. Ravn lança un regard vers l'entrée. Ce n'était qu'une question de secondes avant que Carsten ne le repère. Il rassembla toutes ses forces et tira la colonne de caddies jusqu'à la Porsche, de manière à bloquer la place de parking. Il ramassa son sweat et sa caméra à la hâte et regagna sa voiture.

— Coucou, Møffe, dit-il alors qu'il s'installait derrière le volant.

Le chien bâilla et se coucha sur le flanc pour se faire gratter le ventre, mais Ravn n'avait pas le temps pour les gratouilles. Il pouvait déjà entendre Carsten jurer. Il se laissa glisser dans le fond de son siège et alluma sa caméra.

Carsten faisait les cent pas comme un taureau enragé, tandis que sa famille contemplait la scène d'un air ahuri. La colonne de caddies s'étirait de l'arrière de la Porsche jusqu'à l'abri, ce qui donnait l'impression que c'était un des employés du supermarché qui, interrompu en pleine manœuvre, l'avait abandonnée là.

Carsten ordonna à sa femme et à son fils de pousser les caddies. Ils s'exécutèrent de mauvaise grâce, mais Carsten avait beau leur hurler dessus, ils n'étaient tout simplement pas assez forts. Le motard scruta rapidement le parking, et quand il eut constaté qu'ils étaient seuls, il les aida d'une main. Mais cela ne suffit pas. Les caddies ne bougèrent pas d'un

millimètre. Sa femme, agacée, regarda sa montre. Par la vitre ouverte de sa portière, Ravn l'entendit dire qu'elle avait rendez-vous pour une manucure et qu'elle allait être en retard. Au cours de la dispute qui s'ensuivit entre elle et Carsten, le garçon laissa échapper sa tablette, qui tomba sur le bitume. Lorsqu'il s'aperçut que l'écran était cassé, il se mit à pleurer et à hurler. Carsten, qui était cramoisi de rage, arracha brusquement sa minerve, qui semblait sur le point de l'étrangler.

— Putain, vous me faites chier ! Vous me faites chier ! rugit-il en se jetant sur la colonne de chariots, qu'il se chargea lui-même de déplacer.

Ravn continua de filmer, tout en grattant le ventre de Møffe. Ce film vaudrait bientôt un Oscar, ou en tout cas un petit bonus.

Les images que Ravn avait filmées sur le parking, dans la matinée, défilaient sur l'écran d'ordinateur. Malgré une piètre qualité et une teinte bleuâtre, Carsten Nielsen était clairement identifiable sur les vidéos. Sa minerve pendait mollement dans son dos comme un bavoir, tandis qu'il tirait sur la colonne de caddies.

— Nous sommes face à un cas de guérison miraculeuse, commenta maître Lohman sur un ton ironique.

Il croisa les mains sur le sommet de son ventre rebondi, qui tirait dangereusement sur son cardigan jaune. Lohman, qui venait d'avoir soixante-dix ans, était assis derrière l'imposant bureau de son minuscule cabinet aux murs jaunis par la nicotine, en train de visionner une vidéo.

— Oui, l'invalidité de Carsten vient d'être réduite à zéro pour cent, répondit Ravn, qui se tenait debout à côté de lui. Ça ne devrait pas être pour déplaire à ton client.

— Non, sûrement pas. Quelle chance pour notre enquête que ces chariots aient bloqué sa voiture.

Il pointa un doigt sur l'écran, où Carsten était enfin parvenu à mettre les caddies en mouvement. Il éloigna la colonne de sa Porsche et la poussa vers les places de parking situées juste derrière l'abri à chariots, sans aucun égard pour les voitures qui étaient garées là.

— Des fois, la chance est avec nous, répondit Ravn avec un sourire, en grattant le bandage sur son avant-bras gauche. Lohman lui lança un regard.

— Qu'est-ce que tu t'es fait au bras ?

— J'ai juste eu un petit accident. Je l'avais laissé dehors.

— Comment ça, tu l'avais laissé dehors ?

Ravn fit un signe de tête en direction de l'écran.

— Tu vas voir, c'est un peu plus loin, répondit Ravn avant de faire le tour du bureau et de s'asseoir dans le fauteuil en cuir élimé.

Lohman, les yeux rivés à l'écran, regarda Carsten crier sur sa femme et son fils, tandis qu'il les rejoignait. Le motard tenta de resserrer sa minerve autour de son cou, mais il était bien trop énervé pour y parvenir. Pour finir, sa femme lui vint en aide, et Carsten la laisse faire, contraint et forcé. C'est exactement à ce moment-là que son regard tomba sur l'Audi, où Ravn était en train de le filmer avec sa caméra. Carsten pointa un doigt pile en direction de l'objectif. *Merde !* lâcha Ravn, directement dans le micro. À en juger par les tremblements qui suivirent, Ravn jeta sa caméra, qui atterrit sur le tableau de bord, sur le côté. Sur la vidéo, on pouvait voir Carsten se diriger vers l'Audi. On pouvait également entendre le cliquetis des clés de Ravn, tandis qu'il essayait de trouver le contact en pestant. Lorsque la voiture démarra enfin, Carsten saisit un de ses sabots et l'envoya contre le pare-brise, qui explosa. La boîte de vitesses émit un crissement abominable quand Ravn essaya de passer la marche arrière.

— Ma... ma voiture, balbutia Lohman, les yeux toujours rivés à l'écran. Mais qu'est-ce qu'il fout ?

— Si j'avais su qu'il visait aussi bien, je me serais garé plus loin, marmonna Ravn. Je paierai pour le pare-brise.

Lohman se tourna vers lui.

— Mais... et ton bras ?

— Attends, ça vient.

Lohman se concentra à nouveau sur l'écran. Ravn avait réussi à passer la marche arrière et il recula à toute vitesse, si bien que la silhouette de Carsten devint de plus en plus petite. Au loin, on entendit le motard crier :

— Django ! Lâchez Django, putain !

Au même moment, on vit son fils ouvrir le coffre de la Porsche, d'où sauta un pitbull blanc. Carsten lui hurla dessus en indiquant la voiture de Ravn. Le chien se mit à sprinter, et

il avait déjà fait la moitié du chemin, lorsque Ravn, toujours en marche arrière, fit demi-tour. La caméra pivota sur elle-même sous l'effet de la manœuvre et se mit à filmer Ravn, qui se débattait avec le levier de vitesse pour passer la première. Il se pencha vers la portière et regarda par la vitre ouverte, manifestement gêné par son pare-brise cassé. Tout à coup, le pitbull surgit dans l'encadrement de la vitre. La gueule ouverte, il bondit sur Ravn et referma ses mâchoires sur son avant-bras. Ravn poussa un gémissement de douleur et essaya de libérer son bras, tandis que la voiture s'éloignait en zigzaguant. Sur le siège passager, Møffe se redressa et adressa quelques aboiements asthmatiques au chien d'attaque. Lorsque le pitbull le repéra, il lâcha le bras de Ravn pour tenter de s'en prendre à lui, mais glissa le long de la portière. Ravn en profita pour accélérer. La caméra glissa du tableau de bord et atterrit sur le plancher de la voiture. L'écran devint noir, mais on pouvait toujours entendre Ravn jurer. Lohman éteignit son ordinateur et se renversa contre le dossier de son fauteuil.

— Tu es allé voir un médecin, au moins ? Il ne faudrait pas que tu chopes le tétanos.

— Ça devrait aller, répondit Ravn.

— On pourrait peut-être essayer de réclamer des dommages et intérêts ? Après tout, tu filmais sur la voie publique, ce qui est parfaitement légal.

Ravn secoua la tête.

— Laisse tomber. Moi aussi, ça m'aurait fichu en rogne si je m'étais aperçu que quelqu'un était en train de me filmer en douce. Surtout si je venais tout juste de perdre quelques millions.

— Tu es un sacré marrant, répliqua Lohman. Heureusement que tu avais emmené Møffe, sinon ce clébard serait encore accroché à ton bras.

Ravn regarda Møffe, qui dormait sur le tapis persan miteux.

— Oui, malgré son âge, ça reste un bon chien de garde. Comme je l'ai dit, je paierai pour ton pare-brise.

Lohman écarta les bras.

— On le fera passer en note de frais. Avec tout l'argent qu'on a fait économiser à la compagnie d'assurances, ils paieront sans problème. Un cognac ?

Il se leva et se dirigea vers la table ronde en acajou, dans un coin de la pièce.

— Non merci.

Lohman se servit un verre.

— Il faut bien s'accorder quelques plaisirs au quotidien.

— Quand est-ce que je toucherai mes honoraires, d'après toi ?

— Vois ça avec Mlle Malling, dit-il en indiquant la porte qui donnait sur le secrétariat. Elle te fera un chèque immédiatement.

Mlle Malling était la secrétaire de Lohman depuis qu'il avait ouvert son cabinet. Tous deux étaient célibataires et on pouvait parfois se demander si leur relation était exclusivement professionnelle tant ils se comportaient comme un vieux couple.

— Merci, répondit Ravn. Ça ne fera pas de mal, mes comptes sont à sec.

Il s'apprêtait à se lever quand Lohman lui fit signe de rester.

— Il n'y a pas le feu, si ? Reste assis. On n'a pas tout à fait terminé.

Ravn prit une profonde inspiration. Depuis que Lohman avait arrêté d'exercer dans les tribunaux pour se concentrer uniquement sur les affaires qui pouvaient être traitées depuis son cabinet, les grandes plaidoiries lui manquaient, si bien qu'il compensait en cassant les oreilles de tous ceux qui passaient. Pendant l'été, au cours duquel Ravn avait accompli pour lui une série de missions de surveillance, Lohman lui avait plusieurs fois déballé tout son répertoire d'histoires sur les procès qu'il avait gagnés.

— Une fois, j'ai défendu un client qui prétendait avoir perdu l'esprit au moment des faits, quand il avait braqué une banque...

— Le problème, c'était qu'avant ça, il en avait déjà dévalisé vingt-huit autres, dit Ravn.

— Ah ? Je te l'ai déjà racontée, celle-là ? fit Lohman en sirotant son cognac, manifestement déçu du manque d'intérêt affiché par Ravn. D'accord, on en était où ?

Il se rassit dans son fauteuil.

— Mes honoraires, répondit Ravn avec un sourire conciliant.

En réalité, il n'avait rien contre l'avocat. Il avait simplement envie d'être seul, aujourd'hui. Et puis il avait soif, lui aussi, mais de bière.

— Non, on avait fini de parler de tes honoraires, non, on devait discuter d'une autre affaire. Peut-être pas aussi mordante que la dernière... — Il sourit et fit un signe de tête en direction de l'avant-bras de Ravn, comme pour s'assurer qu'il avait compris la plaisanterie. — Mais une affaire bien payée. Il y en a en tout cas pour quinze jours de travail, peut-être plus.

— Non merci, je ne suis pas intéressé.

— Comment tu peux le savoir ? Tu ne sais même pas de quoi il s'agit.

— C'est tout simplement que je...

— C'est pour une grande société électronique danoise très réputée qui a des problèmes de disparition de marchandises dans ses entrepôts. Je ne peux pas te donner le nom de cette entreprise tant que tu n'auras pas accepté la mission, mais ça ressemble à *béotien*, juste sans le *tien*.

Il sourit une fois de plus à Ravn et lui fit un clin d'œil pour voir s'il avait compris.

— Lohman, je ne suis plus intéressé par ce genre de boulot. Ça me convenait jusque-là, mais... je ne suis pas fait pour ça.

— C'est à cause de la petite agression que tu as subie ?

Il désigna le bandage de Ravn.

— Crois-moi, j'ai connu bien pire.

— De quoi est-ce que tu as peur, alors ? demanda Lohman, comme si cette question était la pire provocation qu'il ait trouvée pour piéger Ravn.

— Je n'ai pas peur, dit Ravn en souriant. C'est juste que ce n'est pas mon truc.

— Ce n'est pas si différent de ce que tu faisais quand tu étais dans la police, si ce n'est que tu seras généreusement rémunéré.

— Si, c'est complètement différent. Enquêter est une chose, espionner les gens en est une autre. Et je n'ai plus envie de jouer les espions.

— Mais tu le fais si bien. Mieux que tous les autres enquêteurs que j'ai eus. Quand Johnson m'a conseillé de faire appel à toi, j'avais des doutes. J'espère que je ne te vexes pas ?

— Pas du tout. Si Johnson me conseillait quelqu'un, je me méfierais aussi. Encore plus si c'était moi.

Lohman leva son verre et fit comme s'il trinquait avec Ravn.

— En tout cas, Lohman, la réponse est non.

Ravn se leva et Møffe l'imita.

— Prends quand même le temps d'y réfléchir. Vous, les jeunes, vous êtes tellement impatients.

— Je ne suis plus si jeune, et j'ai déjà réfléchi. Porte-toi bien, Lohman, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Je vais donc devoir te donner le nom du client, pour que tu comprennes quelle affaire exceptionnelle tu es sur le point de laisser filer. — Il ménagea une pause, tandis qu'il faisait tourner son verre de cognac dans sa main. — C'est une mission pour B&O que tu viens de refuser.

— Je l'avais deviné, et je suis convaincu qu'ils se débrouilleront parfaitement sans moi.

Sur ce, Ravn prit congé de Lohman et sortit.

Au milieu du brouhaha des nombreux clients du café Havodderen, on entendait la voix rocailleuse de Joe Cocker chantant *Unchain My Heart* en provenance du jukebox Wurlitzer. Une troupe de jeunes gens avait investi le comptoir, tandis que les plus anciens s'abreuyaient de bières aux tables, la plupart en tirant fébrilement sur leurs clopes, lesquelles alimentaient le nuage de fumée bleuâtre qui flottait dans le bar.

Ravn, qui était arrivé de bonne heure au Havodderen, avait réussi à trouver une place libre au bout du comptoir. D'un autre côté, cela signifiait aussi qu'il avait eu le temps de boire plus que les autres clients et qu'il était passablement ivre, en tout cas plus qu'il ne l'avait prévu.

Ravn pencha la tête vers le comptoir et constata que les deux barmans que Johnson avait engagés pour l'aider étaient littéralement submergés de commandes, si bien qu'ils avaient du mal à suivre.

— Est-ce que tous les autres bars sont en grève pour que les gens daignent venir ici ? lança Ravn en se tournant vers Johnson.

Le patron, qui était plus occupé à essuyer les verres qu'à servir les clients, lança un regard en coin à Ravn.

— Mais dis-moi, t'es vachement marrant, ce soir, Ravn. Tu ne sais pas qu'on nous surnomme l'*or brun* ? Tu ne lis donc pas le journal du quartier ?

Il posa son torchon et s'empara de sa petite tasse de café avec ses doigts énormes.

Ravn secoua la tête.

— Møffe le taille toujours en pièces avant que j'aie eu le temps de le lire.

Johnson vida sa tasse et se tourna vers le percolateur situé derrière lui pour s'en servir une autre.

— Eh bien, il y avait un gros article sur le milieu des bars dans le Christianshavneren. Et figure-toi que nous, les petits troquets authentiques, on est redevenus modernes.

— Le Havodderen n'a jamais été ni authentique ni moderne.

Johnson fronça les sourcils.

— Si c'était moi qui buvais à crédit, j'essaierais de trouver des blagues plus drôles.

Ravn termina sa bière et posa la bouteille vide entre eux, sur le comptoir.

— Tiens, ressers-m'en une.

Johnson se baissa pour prendre une Hof et la décapsula.

— Lohman m'a dit que tu avais arrêté de bosser pour lui ?

— Les ragots vont plus vite que l'eau du canal.

— Il m'a dit ça en privé. Il est venu jouer au billard avec Victoria, tu sais qu'ils ont leurs petites habitudes.

— Dans ce cas, il n'aurait pas pu se contenter de jouer au lieu de caqueter ? — Ravn but une gorgée de bière. — Et puis je n'ai jamais été son salarié, non plus. J'ai effectué quelques missions pour lui, c'est tout.

— N'empêche qu'on ne déserte pas comme ça.

— C'est ce qu'il t'a dit ? demanda Ravn en écartant les bras. Je viens de faire économiser plusieurs millions à un de ses clients en mettant ma vie en jeu.

Il montra son bandage.

— Non, non, Lohman était très content de t'avoir. — Johnson appuya son corps lourd sur le comptoir, devant Ravn. — C'était quand même un bon boulot, non ? Et Lohman m'a dit que tu étais très doué.

Ravn haussa les épaules.

— C'était un job d'été, et la période estivale est bientôt terminée.

— Mais tu as trouvé autre chose ?

Ravn secoua la tête.

— C'est ça que je veux dire. Tu aurais pu rester un peu plus longtemps, apprendre un peu plus.

— Il n'y avait pas grand-chose à apprendre. C'était juste un boulot de mouchard. Un singe avec une caméra aurait pu faire la même chose.

Johnson haussa les épaules.

— D'accord, mais ce n'est pas comme si tu croulais sous les propositions, non plus ?

— Je me débrouille.

Ravn ne savait pas si Johnson se faisait du souci pour lui ou pour Lohman, ou s'il s'agissait simplement de son propre honneur. Après tout, c'était lui qui les avait mis en contact. Ravn ne savait pas quel type de relations entretenaient ces vieux mâles, si ce n'est que Lohman, outre ses parties de billard hebdomadaires, avait aidé Johnson à la fois financièrement et juridiquement quand il avait racheté le Havodderen. L'avocat détenait d'ailleurs des parts modestes dans l'affaire et les anciens habitants de Christianshavn considéraient Lohman et Johnson comme des frères de sang.

Tout à coup, une jeune fille vêtue d'un petit haut blanc se glissa jusqu'au comptoir à côté de Ravn. Elle regarda Johnson avec un large sourire pour attirer son attention et commanda des bières. La fille avança sa lèvre inférieure et souffla vers sa frange, qui ondoya. Ravn essaya de ne pas regarder trop longtemps dans son généreux décolleté, mais elle le surprit avant qu'il ait eu le temps de détourner les yeux.

— Camilla, se présenta-t-elle en tendant la main.

Ravn la serra et remarqua soudain à quel point elle était jeune.

— Tu veux venir faire une partie de Meyer ?

— De Meyer ? Non merci, Carina, mais je crois que je suis trop bourré pour jouer à ça.

— *Camilla*, dit-elle en lui mettant une tape dans l'épaule.

— Désolé, mais je n'étais pas loin.

— Tu as peur de perdre ? demanda-t-elle d'un air charmeur, tandis qu'elle réglait les bières que Johnson avait placées sur le comptoir.

— Non, plutôt de faire une grosse bêtise.

La fille sourit et prit les cinq bières des deux mains.

— N'hésite pas à nous rejoindre, si jamais tu as un regret.

Puis elle disparut dans la marée humaine, avant de ressurgir à une table près du jukebox.

— Comme je l'ai dit tout à l'heure, le cours de l'*or brun* est remonté, ces derniers temps. Même toi, tu commences à avoir ta chance avec le sexe opposé, plaisanta Johnson. Elle était sacrément mignonne.

— Tu veux dire qu'elle était jeune. Tu veux me créer des ennuis ?

— Non, tu n'as pas besoin de moi pour ça. — Johnson se trouva un nouveau verre à bière à essuyer et ignora royalement les clients assoiffés qui essayaient désespérément d'attirer son attention. — Au fait, tu connais Robert ?

Ravn secoua la tête.

— Ce nom ne me dit rien.

— Mais si, il vient ici de temps en temps. *Robert*. Un ancien boxeur, de Roskilde. Je m'entraînais avec lui quand j'étais jeune. Il cogne vraiment fort. Enfin, il cognait fort à l'époque.

— Il doit être dans un sale état, maintenant. Eh bien, qu'est-ce qu'il a ?

— Aujourd'hui, il travaille comme vigile. Il a sa propre entreprise, avec quelques employés. Tu veux que j'essaie de voir s'il cherche quelqu'un ? Il serait sûrement intéressé par un ancien flic comme toi.

Ravn posa sa bière sur le comptoir et fixa Johnson.

— Vigile ? Tu voudrais que je patrouille dans le centre commercial d'Amager avec une cravate et un petit écusson ridicule sur la manche de ma chemise ?

— Je ne vois pas où est le problème. Robert travaille aussi comme veilleur de nuit. Un travail de nuit, ça devrait te plaire. En plus, comme ça, tu n'aurais personne à emmerder.

Ravn baissa les yeux et secoua la tête.

— Johnson, on va conclure un accord, toi et moi. À partir de maintenant, tu vas arrêter d'essayer de me trouver du boulot. Je peux très bien me débrouiller sans toi.

Ravn plongea sa main dans sa poche et en sortit un billet de cinq cents couronnes qu'il posa sur le comptoir.

— Tu peux me régler demain.

— Non merci.

Johnson haussa les épaules et prit le billet. Quelques instants plus tard, il revint avec la monnaie.

— Tu ferais bien de rentrer chez toi, maintenant.

— On va voir.

Ravn traversa la place de l'Hôtel-de-Ville en direction de Vesterbro en tirant Møffe par la laisse. Malgré l'heure avancée, minuit et demi, et le fait qu'on fût en pleine semaine, la claire nuit d'été était pleine de gens qui, comme lui, ne voulaient pas que la journée s'arrête. Il croisa le flot des touristes qui se dirigeaient vers l'entrée principale de Tivoli. En quittant Christianshavn, il avait suivi le traditionnel feu d'artifice de minuit, dont les paillettes et les explosions de lumières chatoyantes illuminaient le ciel de la capitale. Cette petite marche lui avait fait du bien, et il n'était plus souï – enfin si, certainement, mais à présent, son ivresse était sous contrôle. Il essaya de s'imaginer que ce n'était qu'une simple promenade vespérale, avant d'aller au lit, mais il savait, au fond de lui, que c'était l'alcool et non le bon sens qui guidait ses pas. Il se dirigeait vers son ancien lieu de travail, le quartier de Vesterbro, où Station City était comme un fort qui résistait en plein cœur du territoire ennemi. Il revenait vers l'époque où il était dans la brigade spéciale et connaissait toutes les ruelles, toutes les arrière-cours, toutes les caves, chaque bordel et chaque squat de toxicos. Il connaissait tous les dealers et toutes les putes – en tout cas ceux qui étaient parvenus à rester en vie suffisamment longtemps pour que leur visage fasse partie du paysage. Ce n'était pas la nostalgie qui l'attirait là, non, c'était quelque chose de bien plus dangereux – quelque chose qui le touchait au plus profond de son âme. C'était une vieille affaire, celle d'Eva. Qui remontait régulièrement

à la surface, surtout quand il était bourré. Cette affaire non résolue qui ne le lâcherait jamais.

Il se tenait dans l'obscurité de l'entrée, avec Møffe, parmi les ombres, hors de portée des lampadaires de la rue. Colbjørnsensgade était déserte. Cela faisait une demi-heure qu'ils étaient là, et ils avaient seulement vu passer deux ou trois prostituées africaines et leurs clients. L'une des filles ne chômait pas, ce soir-là, car c'était déjà le deuxième client qu'elle ramenait. Ravn observa l'ancien salon de coiffure qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Derrière les fenêtres sales aux rideaux jaunis, la lumière était toujours allumée et se mêlait à la lueur frémissante d'une télé. Ravn savait que cela faisait des lustres que personne ne s'y était fait couper les cheveux. Pendant plus de dix ans, les locaux avaient officiellement appartenu à une association culturelle ethnique. Un lieu de rassemblement pour les gens originaires des anciennes républiques soviétiques, destiné à la conservation de leur héritage culturel commun et à la création de meilleures conditions sociales pour cette minorité du quartier. L'association bénéficiait de subventions de la part des services culturels de la mairie, qui payaient, en outre, une partie du loyer. En réalité, dès le premier jour, l'endroit avait abrité un club de jeu illégal pour ladite minorité et des tas d'autres. Il y a une dizaine d'années, un gangster du nom d'Andrei Kaminsky avait pris le contrôle du club. Kaminsky lui avait donné une nouvelle impulsion en attirant de grands joueurs de hasard internationaux. La plupart d'entre eux étaient des hommes dangereux qui n'hésitaient pas à venir jouer leur argent taché de sang dans le club de Kaminsky. Entre autres parce que le gangster avait la réputation de garantir la sécurité de ses joueurs, notamment vis-à-vis des forces de l'ordre, mais surtout parce qu'il savait comment gérer les mauvais perdants. Chez Kaminsky, ce n'était pas le sang qui coulait, mais sa célèbre soupe de betterave, servie aux perdants, qui quittaient la table les uns après les autres. En tant qu'organisateur de ces parties, il prenait une commission de deux pour cent sur les sommes engagées.

La porte d'en face s'ouvrit et deux jeunes hommes de type slave sortirent du local. Ils descendirent la rue en laissant dans leur sillage un nuage de fumée de cigarette et un flot de mots russes. Ravn savait par expérience que ce n'était que du menu fretin. Plus ils parlaient fort et plus ils roulaient des mécaniques, plus ils étaient bas dans la hiérarchie. Qu'il s'agisse de membres de gangs étrangers, de motards ou de la mafia de l'Est, son instinct ne le trompait jamais. Les types discrets et taciturnes, c'était d'eux qu'il fallait se méfier.

Les deux hommes n'avaient pas refermé la porte correctement, et un rai de lumière s'en échappait, s'étirant sur le trottoir. Il était impossible pour Ravn de voir ce qui se passait à l'intérieur, combien ils étaient ou même si Kaminsky était présent. Pourtant, cette porte entrouverte l'attirait. La situation lui rappela l'époque où il était dans la brigade spéciale, en particulier quand, après des jours de planque, ils recevaient enfin l'ordre d'investir un endroit. Il ressentait une sorte d'ivresse. Une délivrance après une attente interminable. C'était un état à la fois physique et mental. On avait l'impression de ne faire qu'un avec le reste de l'équipe, c'était comme toutes nos forces réunies qui enfonçaient la porte et neutralisaient les criminels avant qu'ils aient eu le temps d'opposer la moindre résistance et de détruire leurs drogues. On avait l'impression d'être les rois de la rue quand tous ces solides gaillards tatoués se retrouvaient allongés par terre, les mains attachées dans le dos, tandis qu'on découvrait des kilos et des kilos de stupéfiants. Plus on en avait, plus on leur prenait d'années. Des années qu'ils allaient passer derrière des barreaux. C'était exactement ce qu'il avait envie de faire à Kaminsky. Tout simplement parce que, si quelqu'un savait quelque chose à propos de la vieille affaire qui le hantait, c'était Kaminsky.

L'alcool qui coulait dans ses veines le poussa en direction de la porte entrouverte, et il sortit de sa cachette. Mais il n'eut pas le temps de traverser le trottoir qu'une main le saisit par l'épaule et le ramena sous le porche, où il fut plaqué contre le mur. La laisse de Møffe se tendit et le chien se mit à gronder d'un air menaçant.

— Contrôle ton clebs, Ravn, ou je lui colle mon pied dans la gueule.

Ravn tira sur la laisse pour faire reculer Møffe et lui ordonna de se taire. Le chien poussa un grognement et se calma.

— Putain, qu'est-ce que tu fous ici ? dit Dennis Melby en lui lançant un regard enragé.

— Je prends l'air, et toi ?

Melby secoua la tête.

— Tu fais entrave au travail de la police, tu sais que tu peux être poursuivi pour ça.

— Je me balade sur la voie publique, rétorqua Ravn en le toisant brièvement du regard. — Dennis Melby paraissait plus grand et plus large que jamais, et il ressemblait un peu à une grenouille bouffie. Ravn n'avait jamais pu encadrer ce connard. — Tu prends toujours tes *vitamines*, à ce que je vois.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— Tu ferais mieux de me lâcher et d'aller t'en acheter d'autres auprès des dealers qui traînent du côté de Mariakirken.

Melby posa une main sur la gorge de Ravn et commença à serrer.

— Tu es une merde, Ravn, c'est ce que tu as toujours été. Même quand tu étais aux stupés...

— Lâche-moi... avant que ça tourne mal pour... toi.

Melby sourit.

— Maintenant, tu vas te casser et rester dans ton quartier de pouilleux avec tous les autres minables, pigé ?

Ravn libéra son bras et empoigna les testicules de Melby.

— Je t'ai dit de me lâcher.

Lorsqu'il serra, le visage de Melby grimaça de douleur, mais il maintint sa prise de fer et plaça son pouce sur le larynx de Ravn, qui n'était plus très loin de perdre connaissance.

— Je peux aussi laisser... le chien prendre la relève... et te broyer les couilles...

Melby lança un regard en direction de Møffe, qui tirait sur sa laisse.

— Ça suffit ! ordonna une voix, de l'autre côté du porche.

Ils se tournèrent vers la silhouette qui s'approchait.

— Arrêtez vos conneries, putain de merde ! ajouta la voix avec un fort accent jutlandais, lorsque Mikkel les rejoignit.

Ils lâchèrent prise tous les deux, et Ravn put enfin reprendre son souffle.

— Tu as une de ces têtes, mon pauvre, dit Ravn à son ancien collègue, entre deux inspirations.

Les poches sous les yeux de Mikkel trahissaient un manque flagrant de sommeil.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? Vous êtes prêts à foutre en l'air une opération qu'on prépare depuis plus d'un an pour une rivalité à la con ?

Dennis rajusta son pantalon, remonté à l'entrejambe.

— J'ai demandé à ce *civil* de circuler, mais il a refusé.

— Ferme-la, Dennis, et retourne dans la voiture, gronda Mikkel.

Dennis lança un regard à Ravn.

— À la prochaine, le clodo.

Ravn l'observa, tandis qu'il s'éloignait dans Colbjørnsensgade.

— Tous les stéroïdes qu'il s'envoie depuis des années lui ont complètement bouffé le cerveau.

— Et toi, tu es toujours aussi en forme ?

Ravn haussa les épaules.

— Je me débrouille. Qu'est-ce que tu veux ?

— Ce serait plutôt à moi de te demander ce que tu fabriques ici.

— Comme je l'ai dit à Stéroïdeman, j'étais sorti prendre l'air.

— Tu es resté planqué ici pendant plus d'une heure.

— Une demi-heure. J'avais besoin de me reposer.

Mikkel lui adressa un regard patient.

— On est tout près de faire tomber Kaminsky.

— Tu m'avais promis de me tenir informé, Mikkel. Tu as oublié ?

Mikkel plaça une main sur le micro qui pendait de son oreille gauche et qui était relié au central de la police.

— Baisse d'un ton. – Lui-même se mit à parler moins fort. – Les écoutes de ces derniers mois ont permis de confirmer

ce qu'on soupçonnait déjà : qu'en plus des jeux de hasard, Kaminsky est impliqué dans les trafics de stupéfiants et d'êtres humains et aussi le recel d'objets volés. Il y en a même pour des millions de couronnes.

— Ça ne m'intéresse pas. Tu m'avais promis que si tu découvrais quelque chose... en rapport avec l'affaire d'Eva, je serais le premier informé.

Mikkel détourna les yeux.

— Et je te garantis que je tiendrai ma parole, bordel. C'est juste qu'on n'a toujours rien pour l'instant. Avec tout le respect que je te dois, le fait est que ton affaire, comparée à toutes celles dans lesquelles est mouillé Kaminsky, n'est pas la plus grosse. On ne sait même pas s'il est impliqué.

— On n'a qu'à aller lui poser la question...

Ravn voulut forcer le passage, mais fut retenu par un léger coup dans la poitrine.

— Ça suffit, Ravn, tu es bourré. Je t'ai promis que je t'aiderais, et c'est ce que je ferai, mais ces choses-là prennent du temps. Tu le sais, bon sang ?

Ravn baissa le regard. C'était comme s'il venait de perdre toute son énergie. La gueule de bois commençait à se faire ressentir.

— Tout va bien ? Tu as besoin de fric ?

Mikkel commença à fouiller dans ses poches.

— Laisse tomber, grommela Ravn. Contente-toi de faire cracher le morceau à Kaminsky. Tu me le dois.

Il pointa un doigt sur Mikkel, qui acquiesça.

— Tu seras le premier informé. Si jamais il parle.

Ravn tira sur la laisse de Møffe. Le chien, allongé sur le bitume, se leva. Il était temps de rentrer.

— Ravn, l'appela Mikkel.

Ravn se retourna à moitié.

— Si tu veux que ça aille mieux, tu ferais bien de tourner la page.

— Je n'ai pas besoin de conseils.

— N'empêche...

— Tu sais quel jour on sera, demain ?

Mikkel haussa les épaules.

— Ça fera trois ans qu'Eva a été tuée.

Quoi que tu fasses, surtout ne va pas dans le séjour...

Eva ouvrit la porte de l'appartement. Elle parlait toujours dans son téléphone, qu'elle maintenait contre son oreille avec son épaule, tandis qu'elle poussait la porte avec son coude. Elle entra, sa serviette et son manteau dans une main, un sac de courses et un bouquet de tulipes dans l'autre, et traversa le couloir jusque dans la cuisine.

— Bonjour, mon amour, c'est moi, dit-elle au répondeur de Ravn. Je viens tout juste de rentrer et j'espère qu'on pourra dîner ensemble, ce soir. En tout cas, j'ai acheté à manger et un peu de vin. Bisous, bisous, chéri, prends soin de toi.

Elle posa ses affaires sur la table de la cuisine et éteignit son téléphone, qu'elle posa aussi. Puis elle retourna dans le couloir pour verrouiller la porte d'entrée.

Quoi que tu fasses, surtout ne va pas dans le séjour...

Eva se regarda dans le grand miroir accroché au mur. Son front était moite de sueur et les larges taches sombres sous ses aisselles témoignaient de la dure journée qu'elle avait eue. Elle défit les premiers boutons de sa chemise et sortit celle-ci de sa jupe. Elle balança ses escarpins Louboutin sur le sol et regagna pieds nus la cuisine, où elle déballa ses courses. Lorsqu'elle eut terminé, elle se servit un verre de rosé et passa rapidement le courrier en revue. Outre quelques enveloppes à fenêtre, elle avait reçu une invitation à un baptême de la part